

## Hiérarchies politiques et organisation sociale à Madagascar

par J.-F. Baré

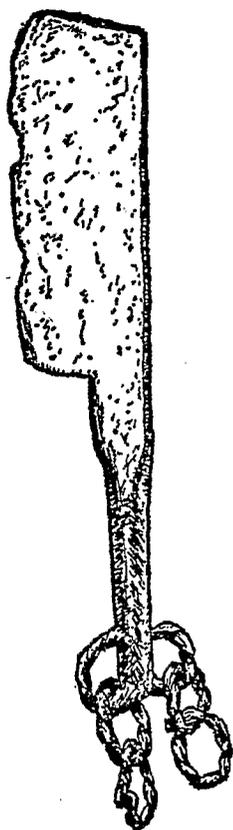
re

Pour qui lit au hasard des chapitres l'incomparable somme de littérature qui égrène, de Flacour jusqu'à l'œuvre des Grandidier (1903-1920), les traits disparates des sociétés malgaches un sentiment s'impose, contradictoire, celui d'une unité sans cesse mise en cause par des variantes régionales que certains auteurs comme Gabriel Ferrand élevèrent à la dignité de traits distinctifs. Si l'on va plus profond, utilisant les instruments que donnent au chercheur les concepts neufs de l'anthropologie sociale et politique, l'impression de mosaïque fournie par la littérature semble s'évanouir au profit d'une perception de la Grande Ile qu'il serait sans doute possible, à l'instar du projet lévi-straussien d'analyse mythique (Lévi-Strauss, 1964 : *Ouverture*), de qualifier de musicale<sup>1</sup>.

La nécessité de ne prendre en compte l'unité ou la diversité sociologique malgache qu'à la lumière de combinaisons spécifiques d'un petit nombre de règles fournies par la pensée sociologique et anthropologique moderne, à l'image même de la musique, s'impose en effet si l'on songe à la multitude des courants tendant à faire entrer la Grande Ile dans un schéma unitaire.

D'une part avec l'œuvre d'Alfred et Guillaume Grandidier émergeait entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle l'idée d'un Madagascar uni, mais dont l'unité aurait été masquée par des variantes locales conçues cependant comme provenant d'un thème unique, abstrait de la comparaison de traits ethnographiques, mais non sociologiques. C'était encore récemment le point de vue de H. Deschamps dans son importante *Histoire de Madagascar* : « C'est la même impression d'unité que nous donne l'ethnographie, qu'il s'agisse des techniques, de la société ou des traits culturels » (1960 : 21). De fait, cette attitude devait, dans le courant des années 1930 et suivantes, donner des résultats fort féconds dans la zone insulindienne où l'école hollandaise animée par Josselin de Jong, puis

<sup>1</sup> Je suis redevable des orientations exprimées dans les lignes qui suivent à de nombreux échanges avec P. Ottino et P. Vérin. Qu'ils en soient ici remerciés.



Couteau de roi tanala

par Van Wouden traitait des cultures de l'Asie du Sud-Est, fort proches par certains traits des sociétés malgaches des Hautes-Terres, comme de cultures « génétiquement affiliées ».

D'autre part des tendances récentes (R. Kent, 1970) tendent au contraire à souligner les traits hétérogènes des sociétés malgaches. Il n'est cependant d'opposition ou d'unité que par référence à des critères dont le caractère, structural ou non, définit le degré de pertinence. Dans cette voie médiane peuvent alors se dissocier des niveaux d'analyse différents analogues à des développements musicaux dans leur commune référence à une même origine, comparable aux quelques notes d'un thème fugué, et dont les arrangements définiraient des configurations spécifiques. Le thème sera ici celui des hiérarchies traditionnelles dont l'omniprésence dans l'histoire malgache atteste l'importance; les notes et les arrangements seront empruntés aux concepts de l'anthropologie sociale et politique moderne, il s'agira des règles de succession politique et de leur infrastructure, les structures familiales et matrimoniales qui, comme dans l'ensemble des sociétés paysannes, leur sont directement liées (Fortes, 1969).

Si l'on veut parler d'affiliation génétique à Madagascar il paraît peu douteux que le Sud-Est, Antemoro et Antaisaka, puisse fournir en matière de *modèles politiques* ces critères permettant de proche en proche de décrire l'ensemble des zones malgaches. Le Sud-Est : milieu de la lisière de la forêt primaire s'étendant de la falaise de l'Est jusqu'au littoral; une des plus grandes pluviosités de Madagascar, et, groupés le long des fleuves, comme la Matitana Antemoro, des villages d'une exceptionnelle densité, groupant jusqu'à 5000 individus. Mais aussi probablement le lieu de constitution des premières monarchies malgaches. La protohistoire du Sud-Est qu'expriment sur le mode mythique les traditions orales et ces documents encore inexploités écrits et conservés par des lettrés islamisés, *Katibo*, les sora-be (litt. « les grands écrits ») révèle un schéma de légitimation du pouvoir politique partout présent à Madagascar, l'opposition d'une couche culturelle conquérante qui introduit des modèles politiques monarchiques et d'une couche de peuplement originaire, se disant propriétaire du sol (*tompon-tany*) vassalisée par les envahisseurs.

Les conquérants : une vague de peuplement essaimant sur les côtes Nord-Est et dont le prestige est constant ailleurs

même que dans le Sud-Est; dans le Nord, il s'agit des Anjoaty ou Onjatsy, réputés à l'instar des aristocrates des zones swahili pour leurs capacités magiques, leur « bouche sainte » (*vava masigny*), leur rang politique d'emblée égal à celui de rois. Cette couche d'Islamisés, impose dans le Sud-Est leurs modèles d'organisation : aux Anteony, descendants de Ramakararobe échoit la monopolisation du pouvoir politique profane. Parmi eux est élu le souverain suprême *ndrenony*<sup>1</sup>. La charge héréditaire est transmise selon un principe de primogéniture, le fils aîné du groupe de germains du *ndrenony* mort étant l'héritier préférentiel, bien qu'actuellement l'ensemble des Anteony de la Matitana, quelle que soit leur affiliation au groupe dynastique, se dise éligible.

Des lignées aînées se trouvent ainsi à l'intérieur même du groupe Anteony quasi « propriétaires » du pouvoir politique, les lignées issues de « cadets » tendant à fournir à la hiérarchie des conseillers contrôlant le *ndrenony* d'Ivato, les *isantanaomby*. Ainsi se trouve historiquement constitué un vaste groupe de descendance, stratifié intérieurement par l'application au fil des générations de la règle de primogéniture : il est aisé de reconnaître ici la forme sociologique d'un ramage, au sens de M. Sahlins (1958), présente dans la plupart des organisations monarchiques des « îles hautes » polynésiennes. L'examen des généalogies montre cependant que les cas de transmission de « fils aîné » à fils aîné pour être majoritaires, ne sont pas absolument respectés (fig. 1).

Hors d'Ivato les lignées cadettes Anteony règnent sur des territoires contrôlant l'ensemble des villages de la Matitana : elles fournissent des chefs, les *randriambe*, à ces zones sous contrôle central, mais offrant de grandes tendances centrifuges. Alors que la charge de *ndrenony* est basée sur la primogéniture, la règle de succession à la charge de *randriambe* est circulante, et de ce fait plus égalitaire : chaque lignée accède dans le temps au pouvoir. Cette institution semble apparaître au moment où les tendances centrifuges du système créant à chaque élection des lignées cadettes éloignées du pouvoir, et de ce fait rivales possibles des souverains suprêmes d'Ivato, sont suffisamment dan-

<sup>1</sup> L'ensemble des lignes qui suivent concernant les types de succession politiques Antaimoro est extrait d'un travail à paraître effectué à Madagascar dans le cadre du laboratoire associé au CNRS Français n° 183 par M<sup>lle</sup> Dominique Rolland (D. Rolland, 1973).

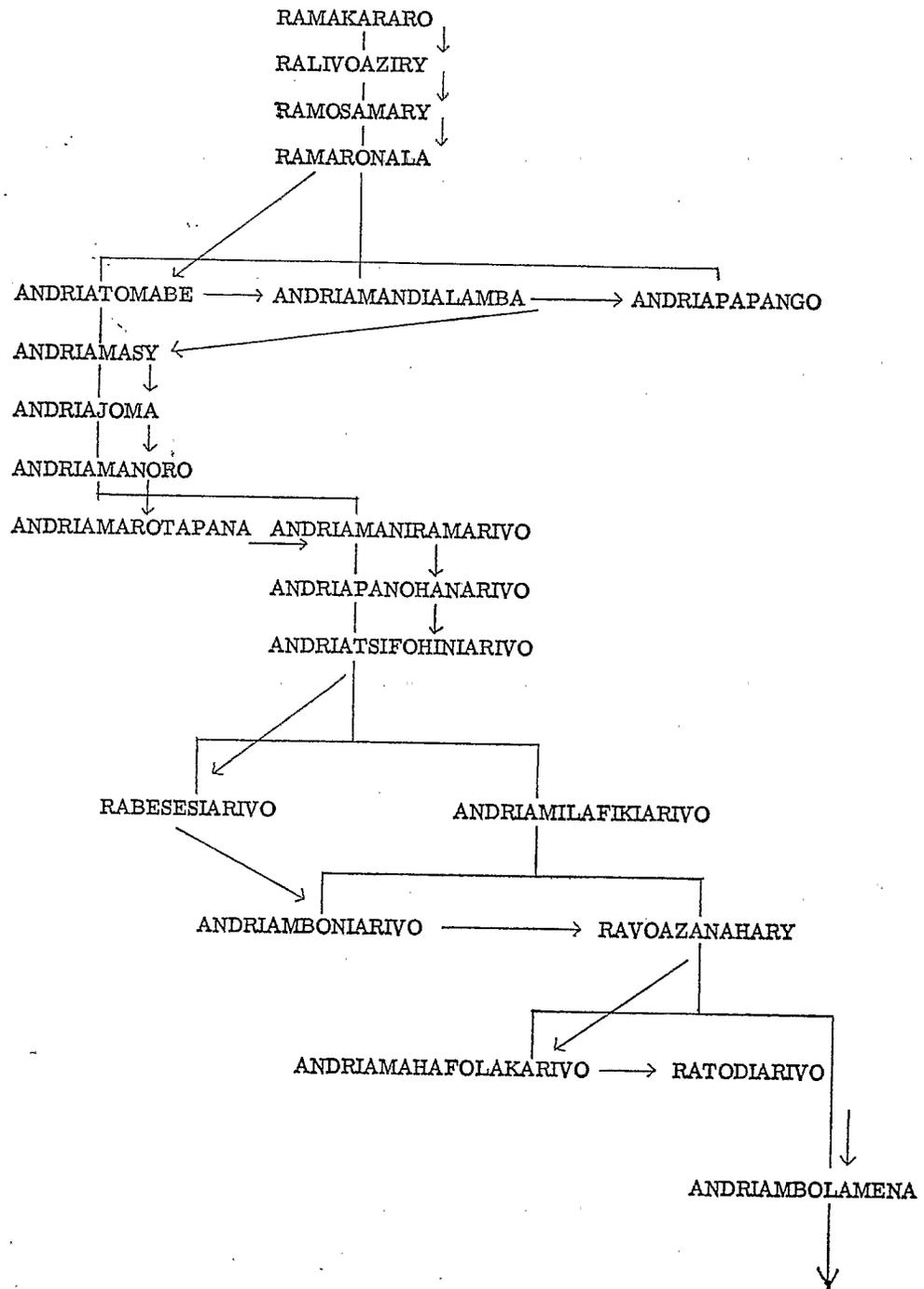


Fig. 2. Su  
de  
D'après

Fig. 1. Généalogie des ndrenony qui se sont succédé à Ivato. D'après D. Rolland, 1973.

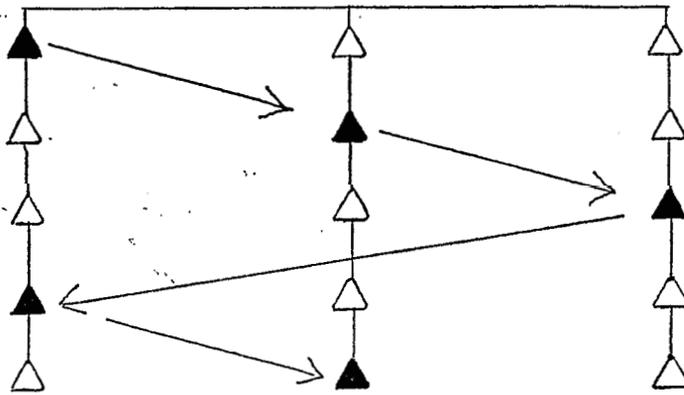
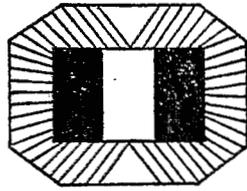
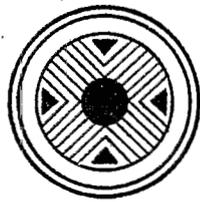


Fig. 2. Succession à la charge de randriambe. D'après D. Rolland, 1973.

gereuses pour qu'un mouvement de déconcentration laisse les mains libres au pouvoir central (fig. 2).

Pouvoir politique et judiciaire aux mains des Anteony : l'institution du *sombily*, droit d'abattage sur l'ensemble des animaux consommables (volailles et bétail) montre qu'il se double d'un pouvoir de contrôle économique sur la circulation des biens, accompagné probablement de prestations en faveur des Anteony. Ceci rappelle d'ailleurs étrangement l'institution Merina du *vodibena* par Ralambo, à une époque sans doute contemporaine du développement de la domination Anteony. Pouvoir politique séparé du pouvoir religieux mais non antagoniste : le souvenir oral rapporte que les migrants Anteony étaient accompagnés de groupes spécialistes du rituel, Antalaotra (terme formé sur l'austro-nésien *lant*, mer) séparés en Anakara spécialistes du ciel (cosmologie et astronomie) et Antetsimeto ou Zafitsimeto, spécialistes de la terre (géomancie).

Il semble que, dès l'origine de la dynastie Anteony, les Antalaotra installés autour de la capitale politique et religieuse du royaume, constituèrent un considérable appui politique aux Anteony car ils complétaient le rôle politique par des compétences rituelles dont la renommée s'étendit dans toute l'île. Il est probable que c'est par leur médiation que l'importance politique de la divination, en particulier le *sikidy*, divination par les graines utilisée dans toute l'île et employant une cosmologie de type arabe (Hébert, 1965 : 133 et ss) et indonésienne, se répandit dans toutes les monarchies malgaches naissantes. En Imerina, il semble qu'Andrianampoinimerina les sollicita, et les *Tantara ny Andriana* recueillies par le R. P. Callet assurent de la présence d'Anakara employés comme devins à la cour de Radama I<sup>er</sup>.



Motifs géométriques d'aloalo

Ailleurs et particulièrement chez les Betanimena du Nord-Est et les Antankarana, les Zafitsimeto et les Anakara jouissent encore d'un grand prestige, de même que ces groupes Rasikajy à l'origine mystérieuse, initiateurs de la grande tradition vohémarienne (Vérin, 1972). Chez les Sakalava du Nord l'influence des Antalaotra segmentés de la première ou deuxième vague de peuplement fut également économique (Guillain 1845).

Les groupes Antalaotra du Sud-Est sont organisés selon des principes identiques à ceux des Anteony *randriambe* : un système de succession circulant donne le pouvoir à l'intérieur des groupes lignagers et à l'extérieur vis-à-vis de l'autorité centrale, à des lignées successives. Bien qu'il soit encore impossible de s'avancer sur ce point, les groupes lignagers Antalaotra semblent offrir un caractère agnatique très marqué, la transmission des charges s'opérant strictement de père à fils, de frère à frère ou de cousin à cousin (fig. 2).

Un système de classes d'âge, sans doute unique à Madagascar, crée à l'intérieur de ces groupes des hiérarchies transversales. Ainsi les Anteony sont divisés en quatre classes d'âge qui, du fait de la monopolisation du pouvoir par leurs groupes, se confondent avec des statuts politiques. Il s'agit des quatre classes suivantes : *randriambe*, *andriambaventy*, *olon-dehibe*, *zazalaby*. Si l'on excepte la charge de *randriambe*, chaque classe est élue dans celle qui la suit immédiatement. Cette hiérarchie s'accompagne de prestations entre classes d'âge régissant ainsi de proche en proche l'ensemble de la hiérarchie.

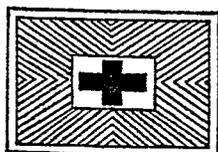
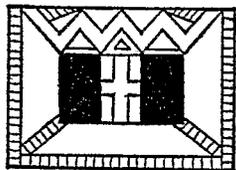
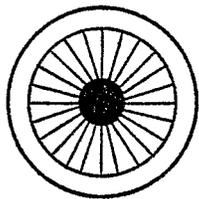
Depuis 1892, d'autres modèles politiques troublent le système originel. A cette date, les *tompon-tany*, premiers arrivants se révoltent en masse contre la domination Anteony et créent leurs institutions, projetées de l'ancien système monarchique. Ces groupes actuellement dénommés *Ampnanabaka*, sans autre unité sociologique et culturelle que leur commune rébellion, sont régis par un système monarchique centré autour d'Ambila-Manakara (Althabe, 1970), mais une idéologie d'égalité les amène à nier les modèles qu'ils ont eux-mêmes acceptés, dans d'étonnantes cérémonies farces d'intronisation où le roi *ampnanabaka*, à peine investi du pouvoir est mis brutalement à terre. Les classes d'âge *ampnanabaka* sont au nombre de dix-sept, si l'on inclut les *mpanjaka*, à la frange du système, puisqu'ils sont élus par un système circulant analogue à celui pratiqué chez les Anteony et les Antalaotra. Les seize



autres classes élisent leurs dignitaires parmi les individus de la classe au-dessous d'elles.

Les *Antevolo* enfin forment la strate des parias, la mythologie leur assignant cette place en les rendant coupables d'une faute rituelle liée à un chien, animal impur au même titre que le cochon chez les Islamisés.

Cette dernière strate de la société Antemoro nous permet de faire quelques allusions au problème de la constitution de castes, problème sans doute plus aigu chez les Antemoro du Sud-Est que partout ailleurs. Il est probable que pendant la période historique du Sud-Est une assez forte endogamie ait été pratiquée par les différents groupes politiques, bien que M<sup>lle</sup> D. Rolland n'ait pu actuellement la déceler clairement. D'après L. Dumont (1966), il ne faudrait voir de système à castes que là où une stricte endogamie, une spécialisation professionnelle et une idéologie de l'impureté s'emparent conjointement de tous les groupes à la manière des castes indiennes. Dans cette hypothèse, il apparaît que le système antemoro n'entre pas dans ce cadre; mais il faut en retenir non seulement qu'il approche par certains traits d'un tel modèle et que, sur le plan malgache il fut probablement l'initiateur de ces monarchies associant les pouvoirs politique et rituel, bien que lui-même ait distingué sociologiquement les deux, dans l'existence des Anteony d'une part et des Antalaotra de l'autre. La révolte de 1892 a brisé ces principes chez les roturiers *ampanabaka* sans cependant qu'apparemment les groupes anakara en particulier modifient un toujours fort coefficient d'endogamie de strate (Deschamps, et Vianès, 1959 : 43).



Le voyageur qui, du Sud-Est remonte la falaise où se masse la forêt primaire pour traverser Madagascar d'Est en Ouest suit, semble-t-il, le chemin même de l'histoire monarchique. L'ensemble des auteurs anciens (Firinga, 1901; Dubois de la Villarbel, 1899) s'accorde sur l'origine probablement antaisaka du groupe de guerriers qui, segmentant à la suite de luttes internes aux dynasties du Sud-Est, vassalise jusqu'à la région du Mangoky des territoires quasi vides puis, assimilant lors de sa marche les groupes autochtones, se dirige à nouveau vers le Nord.

Dans la région étudiée par Henri Lavondes (1967, 1969) située entre les fleuves Onilahy et Manombolo se retrouve la stratification monarchique partout présente à Madagascar; mais sur ce canevas : *ampanjaka* aristocrates, *vo-bitse* roturiers, et *andevo* esclaves, viennent se greffer des

règles de parenté, différentes selon chacun de ces ordres ou « états » au sens de L. Dumont (1960), qui caractérisent une grande partie des systèmes de l'Ouest, et unissent de par leur fonctionnement même l'ensemble de la hiérarchie.

Les *mpanjaka* de la région du Mangoky forment la branche dite Andrivola de la dynastie conquérante de l'Ouest, les *Maroseraña*. Maîtrisant, avant l'ouverture du territoire sakalava à la colonisation, au début de ce siècle, l'ensemble des pouvoirs, foncier, économique et religieux, partageant avec les *vohitse* de haut statut l'administration des territoires sous contrôle et les rituels, seuls ces derniers les distinguent à présent dans le paysage social ainsi que des privilèges cérémoniels tels que ces hautes perches époinçonnées (*fatifaty*) enserrant leur dernière demeure (Lavondes, 1967 : 35). Il serait peu exagéré de constater que l'ensemble du système matrimonial, infrastructure de la hiérarchie politique, était et reste dans une certaine mesure construit par et pour eux. Appartenir au groupe *mpanjaka andrivola*, c'est être issu par un homme ou une femme d'une lignée pouvant établir des connexions généalogiques avec l'ancêtre commun des Andrivola dans la période récente, Tsitakatsandro (Lavondes, 1967 : 23). Le groupe *mpanjaka* est d'emblée un groupe centré sur un ancêtre – *ancestor focused kindred* – dans la terminologie de W. H. Goodenough, à caractère bilatéral puisque aucun critère de sexe ne vient exclure ou agréger les descendants (sur la notion de groupe bilatéral, cf. Murdock, 1960). Mais à l'instar des groupes anteony, il ne s'agit pas d'un groupe égalitaire. La stratification interne du *foko* – groupe de descendance – andrivola est liée à une exogamie d'« ordre » qui la dessine et l'implique.

Tous les *mpanjaka* ne peuvent régner : ceux qui sont investis du pouvoir sont issus de l'union d'un homme *mpanjaka* et d'une femme roturière de haut statut appartenant à un groupe *vohitse* distingué dans l'ensemble des groupes existants par des faits d'alliance politique. Ces groupes comme les *Manindrano* (Lavondes : 123) significativement nommés *tany iboaban'ny mpanjaka*, terre d'où sont sortis les rois, sont bénéficiaires de nombreux privilèges par opposition aux autres groupes *vohitse tompon-tany* dont la condition ne devait pas autrefois « être très différente de celle de serfs » (Ottino, 1971 : 244). Les femmes *mpanjaka*, de leur côté peuvent se marier avec qui elles veulent. Mais, le caractère bilatéral du groupe *mpanjaka* implique que les enfants nés de ces unions appartiennent eux aussi au groupe *mpanjaka*,



sauf si l'union a eu lieu entre une femme *mpanjaka* et un roturier de haut statut.

Les *vohitse* de bas statut sont ainsi victimes d'une inégalité sociologique dont le refus historique fut tel que les *mpanjaka* n'hésitèrent pas par époques à pratiquer des « battues aux femmes » (Lavondes, 1967 : 127), afin de trouver ces conjointes que refusaient les *vohitse*, peu enclins à abandonner leur progéniture. Cette dissymétrie matrimoniale, qui augmente le groupe *mpanjaka* de tous les enfants issus des femmes comme des hommes – sauf, répétons-le, dans le cas d'unions entre une femme aristocrate et un roturier de haut statut – est exprimée dans un certain nombre de rituels, comme le *soronanake*, où dans le cas d'une de ces unions citées, l'homme qui porte la responsabilité du groupe *mpanjaka* restreint concerné refuse symboliquement le bœuf dont l'acceptation supposerait le transfert de la capacité de procréation de la femme dans les groupes *vohitse* (Lavondes, 1967 : 126).

Ces traits, d'ordre purement hiérarchico-politique, permettent de donner un contenu, en ce qui concerne « l'ordre » aristocrate du Sud-Ouest, à l'opposition parentale *foko-longo*, opposition employée à tous les niveaux de la hiérarchie *masikoro*. Il est en effet aisé de voir que les parents proches (*foko*) des *mpanjaka* seront nécessairement ces individus de même statut qu'eux, paternels dans le cas d'individus issus d'un homme *mpanjaka*, maternels dans le cas inverse. Cette opposition qui, comme on le verra, n'est pertinente chez les roturiers que par référence au réseau généalogique environnant chaque individu, ne reflète chez les aristocrates qu'une simple distinction de statut.

Les alliés matrimoniaux des *mpanjaka* régnants sont utilisés par eux à titre de conseillers territoriaux : il s'agit de ces *masondrano* que tous les voyageurs ayant abordé le Sud-Ouest rencontrèrent, détenant l'autorité dans les villages hors de la résidence du roi<sup>1</sup>. L'appareil politique *Masikoro-Sakalava* du Sud semblait ainsi tisser des relations matrimoniales dont chacune recouvrait une relation d'allégeance politique.

La succession politique à la charge de souverain suprême, détenteur des reliques royales *jiny - ampanjaka mitanjiny -*, s'organise non plus selon un principe de primogéniture,

<sup>1</sup> D'après P. Ottino, il serait légitime de voir dans le terme *masondrano* l'équivalent d'« œil dans la maison » / de *mason trano* étant fréquemment allomorphe de *d* en *Masikoro* (P. Ottino, communication personnelle).



Ancien oreiller  
pour les personnages importants

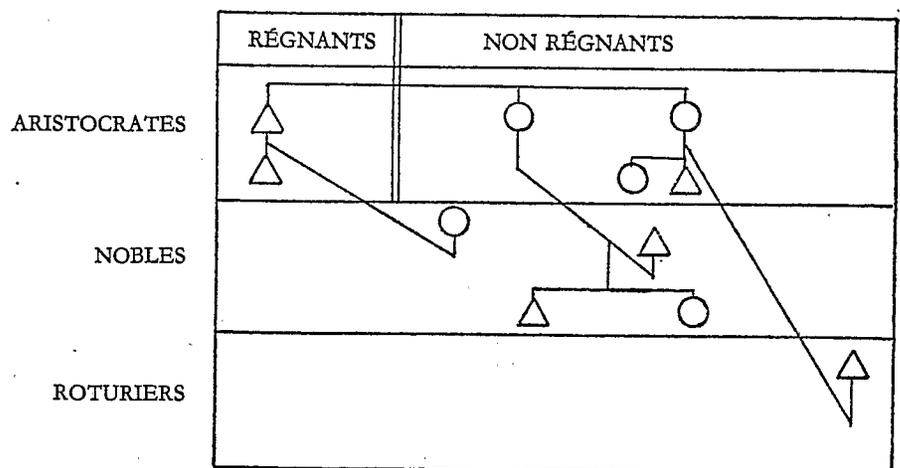
mais selon un parcours d'ainé à cadet. Il ne s'agit donc plus de ces ramages aristocratiques de type polynésien, mais de groupes de descendance mettant en jeu une certaine solidarité, dialectique, de groupes de frères (fig. 3).

En matière de transmission de charges, il apparaît en outre que les sexes ne sont pas mis sur le même plan; aucun des souverains régnants recensés par M. Lavondes n'étant une femme. De même, toutes les charges roturières – qu'il s'agisse des *masondrano* ou des *mpitoka*, chefs religieux des lignages – sont aux mains des hommes.

Alors que la hiérarchie des groupes du Sud-Est semblait nous rappeler certains traits des Etats islamiques classiques du XIV<sup>e</sup> siècle, voire des organisations de l'Inde du Sud, il semble à l'observateur familier de la littérature d'analyse des royaumes africains de l'Est et du Sud que la hiérarchie *masikoro* rappelle ceux-ci, confrontée à leur image à « l'immense phénomène structural de l'hypogamie » (Lévi-Strauss, 1967 : 279). Sans s'étendre sur ce point qui demanderait de longues analyses, il est évident en effet que le système fonctionne comme si les roturiers à qui les *mpanjaka* enlèvent à chaque union des descendants, étaient amenés à disparaître, à moins qu'une solution de redistribution, résidant peut-être dans les mariages entre femme *mpanjaka* et roturiers de haut statut, n'existe (Leach, 1968 : 162 et ss).

D'autre part, alors qu'une seule idéologie imprègne tous les niveaux des groupes du Sud-Est, séparant la politique du religieux, l'infrastructure *Masikoro-Sakalava* du Sud et les règles rituelles sont différentes chez les aristocrates et les roturiers.

Fig. 3. Le système sakalava du Sud: alliances entre groupes de statut différent.





donner une certaine stabilité aux groupements roturiers. En effet, les *tariha* roturiers ont une dimension moyenne de trois à quatre générations (fig. 4).

Pendant cette époque généalogique les intermariages sont interdits. Au bout de ces trois à quatre générations, il est probable que le groupe dont la taille démographique augmente fusionne; or c'est précisément à ce stade que se situeraient ces mariages éventuels avec des collatéraux éloignés *longo*, préférentiellement semble-t-il avec des collatéraux paternels (P. Ottino cite à ce sujet l'adage *vezo tsy toto manambaly olohafo, tena mpilongo tsara misanambaly* (il n'est pas bien de partir au loin épouser un étranger, c'est un vrai *longo* qu'il faut épouser). Un vrai *longo* dans des sociétés à idéologie agnatique est évidemment plus probablement un paternel qu'un maternel. Si l'on pouvait à ces moments critiques de l'évolution des lignages roturiers constater un certain pourcentage de mariages avec des collatéraux paternels, la règle de résidence roturière, patrilocale, impliquerait le commencement d'un nouveau cycle de stabilité relative. Les groupes aristocrates semblent au contraire contraints, de par la large exogamie d'« ordre », à une dispersion qui, cependant, favorise d'une certaine manière un contrôle territorial. Cette exogamie d'ordre, ainsi qu'on le verra, fut sans doute au cours du développement historique des dynasties un des facteurs contradictoires permettant aux groupes dynastiques le contrôle d'un territoire par le biais d'alliances matrimoniales, et créant dans son mouvement même les forces centrifuges qui menèrent les royaumes de la côte Ouest à la ruine.

Cette exogamie n'est d'ailleurs historiquement attestée sur le Mangoky et dans la région Sud-Ouest que pour une période datant des années 1850. Il est probable qu'auparavant, les *mpanjaka* suivaient des règles endogames analogues à celles pratiquées dans l'aristocratie mahafaly du Sud de la région de Tuléar, où sont permises les unions entre enfants de germains croisés, ou de germains parallèles patrilatéraux, les seules unions interdites se plaçant entre enfants de deux sœurs.

Alors qu'il sera possible pour la région Nord-Ouest d'avancer quelques interprétations à ce sujet, ce passage de l'endogamie à l'exogamie dans l'ordre aristocrate dans le Sud-Ouest ou au moins dans la région située entre l'Onilahy et le Manambolo, zone de pertinence de l'enquête de H. Lavondes, reste à élucider. Mais ce survol

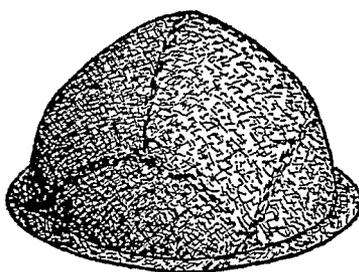
des principes organisationnels du Sud-Ouest nous permet de pressentir des équilibres politiques révélant de fortes ressemblances structurales avec les monarchies d'Afrique de l'Est où, à l'instar de la hiérarchie andrivola-masikoro, un pouvoir politico-religieux représenté symboliquement dans le groupe aristocrate est en partie abandonné au contrôle de dignitaires roturiers (Fallers, 1965 ; Richards, 1960).

L'histoire est, ainsi qu'on l'a vu, une dimension essentielle de l'analyse des sociétés malgaches et le Nord, confronté à la diversité des peuplements comme des milieux, à l'équilibre territorial et politique sans cesse bouleversé, illustre bien la nécessité d'une analyse diachronique.

Le foyer « chaud » de l'histoire du Nord est sans conteste la bande littorale tourmentée qui, de Majunga à Nosy-Be, égrène ses presqu'îles boisées et ses massifs volcaniques accueillant les Sakalava du Nord et les migrants Tsimihety du centre Nord qui, depuis le début de ce siècle, les refoulent ou s'assimilent à eux. Le destin de Majunga s'affirme dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, lorsque les mêmes groupes aristocrates qui créaient les royaumes du Sud-Ouest vassalisent les étendues vides de l'Ambongo et de la région du Boeny jusqu'à la Mahajamba, imposent à quelques groupes originaires leurs institutions (Guillain, 1845 : 18 et ss ; Vérin, 1972). Des souverains que la puissance, puis la mort déifie – Ndramisara, Ndramandisoarivo – créent par l'expansion territoriale la renommée qui ne durera qu'un peu plus d'un siècle, des Zafimbolamena, des petits enfants de l'or.

Appellation significative si l'on songe que le contrôle par les voies de la baie de Bombetoka, où se développe Majunga, implique non seulement un large pourcentage sur les marchandises que le commerce antalaotra fait circuler, mais sur les armes et les esclaves (Vérin). Dans ce premier temps de la fondation et de l'expansion du Boeny règne, parmi les aristocrates, et particulièrement les parents proches des rois, une stricte endogamie.

Il est probable que du côté des roturiers *vobitry* un véritable appareil politique se développe et différencie ses fonctions avec l'expansion territoriale – contrôle temporaire de l'extrême Nord Ankarana par Ndraniveniarivo (Guillain, 1845 : 26), de l'Androna Tsimihety et de l'Ambongo –, expansion elle-même entraînée par des tendances



Chapeau tandroy  
imitant le morellon portugais

centrifuges analogues sur le plan structural à celles que l'on peut pressentir dans les hiérarchies du Sud-Ouest. Car, si dans un premier temps les successeurs au trône du Boeny doivent observer la règle de double filiation – être de père et mère *ampanjaka* –, la multiplication des unions endogames au bout de trois générations annule le caractère restrictif de ce critère; et dès le règne de la fameuse Ravahiny, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le principe d'affiliation double ne vaut plus en regard de la nécessité d'ouvrir le cercle des alliances royales (Guillain, 1845 : 46). La pression des groupes Antalaotra, maîtres du commerce, se fait plus grande et le fils de Ravahiny, Oza, se mariera avec une Antalaotra dont le père imposera au souverain la religion musulmane. Simultanément, et cette simultanéité peut sans doute signifier des nécessités structurales du système des guerres intestines, mobilisant des factions, émergent deux sous-dynasties, Bemihisatra et Bemazava, sanctionnant l'échec des tentatives centralisatrices des royaumes du Boeny. De cette période historique close en 1822 par la prise du bastion sakalava du Nord par Radama I<sup>er</sup>, souverain merina (Guillain, 1845 : 74 et ss), aucune règle stricte n'émerge sur le plan synchronique : le recrutement à la charge suprême de souverain du Boeny passe de critères agnatiques à l'indifférenciation; et, au niveau de la quatrième génération postérieure à Ndramandisoarivo seule la conjoncture politique – c'est-à-dire la situation dominante de groupes commerciaux, les Antalaotra, ou guerriers, groupes éminents *vohitry*, roturiers – impose des successions dont la complexité fait apparaître l'assujettissement de la hiérarchie politique à la logique même de l'histoire (fig. 5).

Il est impossible de développer plus avant cette période institutionnelle cruciale où le groupe royal zafimbolamena, pris comme groupe organique, résout par des choix conjoncturels les difficultés structurales qu'engendre la multiplication de lignées composées d'individus que la règle d'exogamie naissante rend tous au même titre aptes à régner. L'effacement (*shedding*) de ces lignées (Richards, 1960; Goody, 1966 : introduction), parfois impossible, implique la création par la hiérarchie, même au tout début de la période historique, de groupes vassaux – qu'il s'agisse des souverains d'Ambongo (Guillain, 1845 : 24 et ss), ou de groupes encore présents dans tous les territoires où résident des descendants des familles royales du Nord comme les Marotsiraty, issus d'alliances du fils d'Andria-

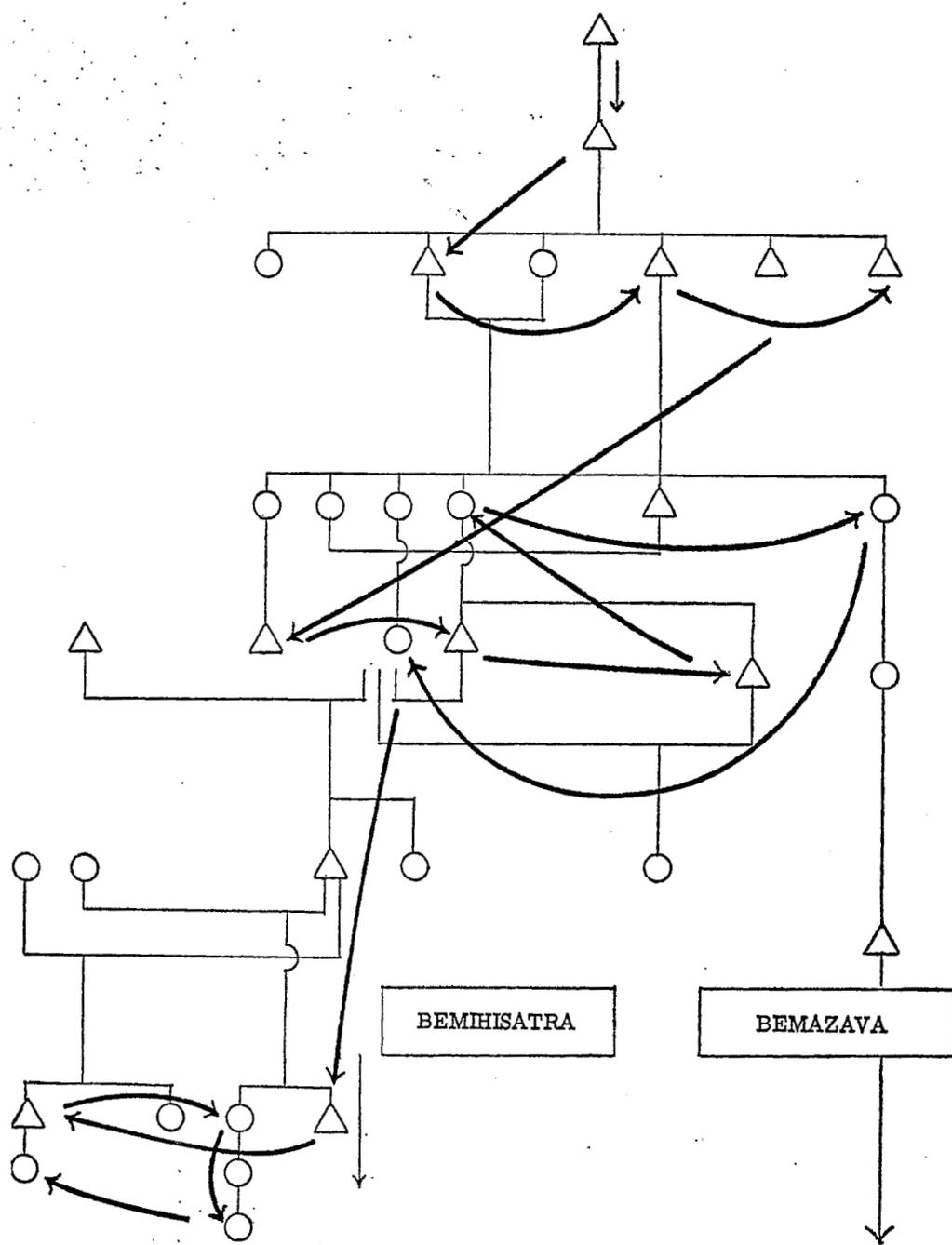


Fig. 5. Complexité des successions politiques sakalava du Nord. (Charge de souverain suprême de 1700 à 1850 env.)

mandisoarivo, Andrianamboeniarivo, avec des femmes du commun. Définitivement écartés du pouvoir suprême par l'acte originel même qui les crée, ces groupes nommés *anadoany*, dépourvus de tout pouvoir judiciaire apparent, n'interviendront dans la structure générale que comme appuis épisodiques lors des périodes troublées de succession politique. Les liens de dépendance qu'ils entretiennent avec les souverains suprêmes impliqueront dans la période postcoloniale, avec l'octroi de vastes domaines fonciers par leurs protecteurs, une revalorisation de leur rôle, ainsi dans les royaumes bemihisatra du Nord, que j'ai personnellement étudiés. Comparables à eux, mais considérés comme aptes à la succession sont les germains et collatéraux proches des souverains suprêmes, *jado*. Cette couche interne au groupe *mpanjaka* n'acquiert de définition sociologique possible, après l'exil définitif d'Andriantsoly à Mayotte en 1835 et l'éparpillement des Zafimbolamena (royaumes de Nossi-Be, Analalava, Ambanja, Majunga, Marambitsy, Soalala), que résidentielle, de même que les souverains régnants dans les divers segments du grand groupe dynastique n'ont de compétence que territoriale : il s'agira de collatéraux et de parents proches résidant dans le territoire contrôlé ou, dans certains cas, ayant choisi d'y résider, utilisant les possibilités de choix cognatique qu'offre l'organisation *mpanjaka* (Murdock, 1960). Que la langue ait choisi de les nommer semble être un signe montrant la réalité sociologique de leur existence comme groupe : la hiérarchie ne les élimine pas, mais les écarte provisoirement dans l'attente d'un pouvoir que seule la création de factions réunissant autour d'eux des roturiers influents pourra leur donner et que, sauf cas exceptionnels, les impératifs des successions politiques, les mécanismes régulateurs que crée la hiérarchie leur dénie.

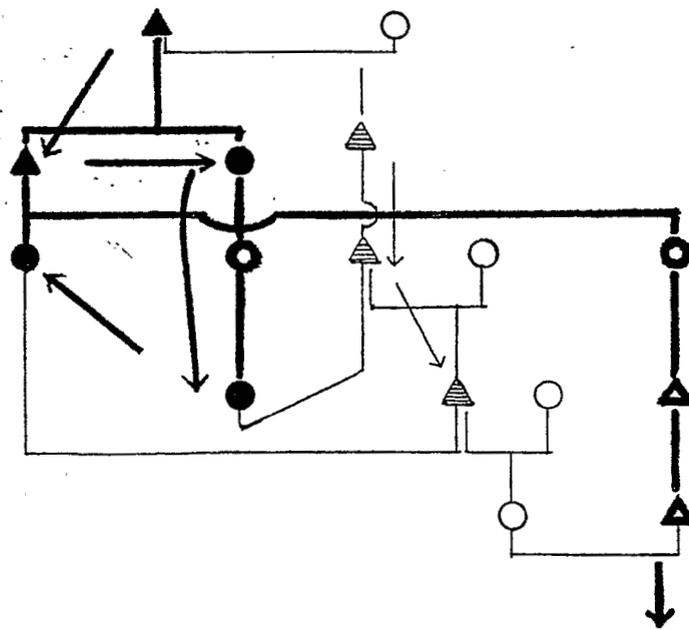
Depuis Andriantsoly en effet, le système des successions toujours ébranlé par le souvenir des luttes intestines pour le pouvoir a forgé une règle au moins tacitement respectée, celle de ne faire succéder à la charge d'*ampanjaka be* – souverain suprême – qu'un enfant ou un germain, c'est-à-dire de conserver la charge dans une lignée directe *taranaka mokaña*<sup>1</sup>.

Simultanément, dans le difficile passage de l'endogamie à l'exogamie qui modifiait la nature des règles institutionnelles de succession, le pouvoir roturier, existant sans doute sous une forme atténuée dès la fondation du royaume

<sup>1</sup> *n* note le n dit vélaire comme dans l'anglais « singing ».

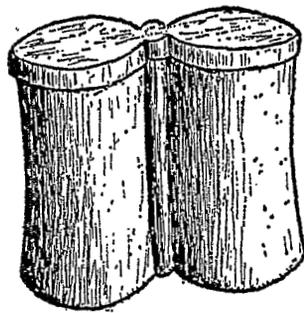
Fig. 6. Successions aux charges et alliances matrimoniales sakalava du Nord de 1820 à 1900 env.

- Zafindramahavita, groupe roturier de haut statut.
- △ possesseur de la plus haute charge roturière.
- groupes royaux.
- souverain régnant.
- voie de la dévolution.



du Boeny, se développe et prend un poids tel que les souverains suprêmes ne représentent plus de la légitimité monarchique que son symbole. Dans ce passage se créent des groupes roturiers éminents tels les Zafindramahavita chez les Bemihisatra, et ceux de ces groupes déjà existants accentuent encore leur influence politique, qu'il s'agisse des Antalaotra ou des groupes sacrificateurs pour les rois, les Sakalava brûleurs de bœuf Manoroanomby. Les alliances matrimoniales avec ces groupes se tisseront au fil des générations, particulièrement avec les Zafindramahavita qui, dès la colonisation française, joueront de leur nouvelle situation historique pour obtenir de nombreux titres de gouverneur ou de sous-gouverneur à raison politique (fig. 6).

Le pouvoir roturier du Nord n'est pas seulement l'émanation de groupes alliés matrimonialement aux rois; leur importance pour l'équilibre politique de la hiérarchie ne vient que s'ajouter à un équilibre institutionnel existant, lié — ainsi qu'on l'a mentionné ci-dessus —, à l'existence et la perpétuation d'un véritable appareil aux fonctions diffé-



Mortier double à piment

renciées. Contrôle du territoire tant au sens administratif qu'économique, pouvoir de sanction et de jugement, élection des rois parmi l'ensemble des prétendants et pouvoir de destitution, telles sont leurs principales prérogatives profanes. Mais des pouvoirs rituels conjoints aux premiers, viennent permettre à l'ordre *vohitry* de contrôler et d'aménager, voire de manipuler les capacités sacrées des rois, particulièrement des rois morts, capables d'appeler sur les transgresseurs des sanctions terribles (*tigny*). La hiérarchie rituelle s'ordonne autour de ces croyances, se marque dans l'implantation des tombeaux royaux *mababo*, enceintes énormes abritant les précieuses et dangereuses (*sarotro*) dépouilles des rois, délimitant symboliquement sur les territoires la segmentation ou l'organicité des groupes royaux. Plus qu'ailleurs, à Madagascar les institutions politiques s'emparent de l'opposition « morts/vivants », l'appareil et la hiérarchie étant scindés en gens des morts (litt. « ceux qui ont tourné le dos », *mibilana*) et gens des vivants (*manoro*). Autour de cette opposition, apparemment idéologique, s'ordonnent des conflits aux développements bien réels où les possédés légitimes (*saha*), résidant auprès des tombeaux royaux, représentants des rois morts, jouent un rôle central et, avec eux les membres de l'appareil politique résidant auprès des *mababo*. C'est en ces lieux que les conflits importants, projetés sur le mode rituel, se dénouent par la médiation des voix supposées des morts (fig. 7).

Le groupe *mpanjaka* suit des règles, tant matrimoniales que politiques, résolument cognatiques. Les statuts de *mpanjaka* peuvent être hérités d'une femme ou d'un homme. Les biens restent la propriété indivise du souverain régnant qui les gère pour les corésidents ou les collatéraux - *jado* - qu'il adopte fréquemment. Cette situation, marquant le groupe *mpanjaka* comme groupe organique, tend depuis peu à disparaître pour une atomisation par familles-ménages, ou par petits segments des groupes de descendance unis par des conditions particulières de solidarité économique. Des choix résidentiels qui marquent particulièrement le caractère indifférencié du groupe *mpanjaka* ordonnent la répartition de ces unités à l'intérieur du groupe de descendance. Enfin, à l'instar des aristocrates *masikoro*, les *ampanjaka* Sakalava du Nord conservent dans leurs unités résidentielles les enfants issus de leurs filles comme de leur fils. L'organisation roturière est différente. Marquée par une forte idéologie agnatique,

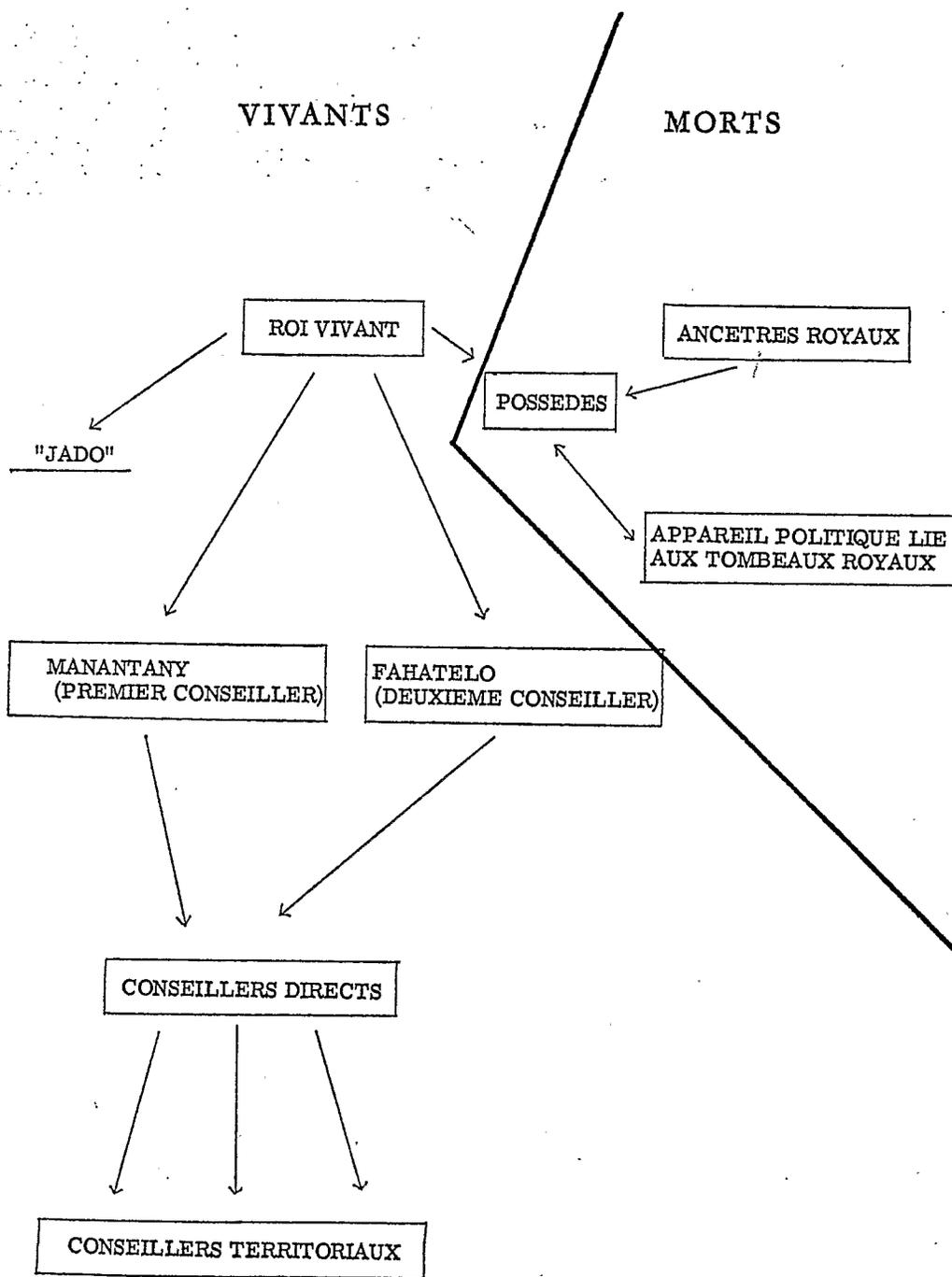


Fig. 7. Hiérarchie d'autorité dans les royaumes sakalava du Nord.

utilisant une terminologie de parenté s'emparant de critères de sexe pour certaines générations seulement cependant, les groupes roturiers Sakalava du Nord passeraient aisément pour des patrilignages à principe de fonctionnement unilinéaire (Baré, 1971, 1973c). Bien qu'il soit impossible de développer ce point plus avant, le type de fonctionnement de ces groupes est cependant assujéti de même que les institutions politiques à l'évolution de leur histoire, les principes régissant la taille et la composition des groupes de descendance roturiers - *iariky* - subissant des modifications diachroniques. Le principe d'indifférenciation et le principe agnatique valent donc autant pour les définir, ainsi que pourraient le montrer des éléments statistiques établis selon les générations successives.

La transmission des appartenances politiques - références à des catégories politiques *frazanana* qui définissent les prestations symboliques dues par les roturiers aux *mpanjaka* - est par contre nettement indifférenciée. Un individu aura le droit de se réclamer de l'appartenance politique de sa mère ou de son père, ces choix devenant particulièrement opératoires dans les cas où les deux appartenances impliquent des statuts très différents. La règle idéologique reste cependant la succession agnatique, respectée si le choix entre les appartenances possibles, issues des quatre grands-parents d'un individu, ne présente pas de difficulté.

Un groupe de descendance aristocrate, dépositaire à titre symbolique d'une légitimité politico-religieuse, des roturiers institutionnellement chargés d'une large zone du pouvoir et qui au fil de l'histoire prennent un poids de plus en plus grand, une couche d'esclaves accumulée au cours des guerres ou achetés aux traitants arabes : comme la hiérarchie *masikoro*, la hiérarchie sakalava du Nord rappelle les modèles politiques africains de l'Est, notamment rhodésiens (Richards, 1960).

Les Hautes-Terres du centre de Madagascar nous montrent enfin la complexité des héritages politiques malgaches, présentant des ressemblances avec l'ensemble des royaumes de l'île sur le plan rituel, qu'il n'a pas été possible d'aborder dans ce survol, mais qui, s'opposant en tout point aux hiérarchies de l'Ouest, semblent étroitement liées aux anciennes infrastructures du Sud-Est (Kent, 1970). Entre la période protohistorique, où la royauté *vazimba*, devenue mythique dans les modifications imposées par le souvenir oral, est la structure primordiale, et la période historique



Coupe pour brûler l'encens

d'apparition d'une organisation, dont le thème central est la territorialité et la fixation des groupes socio-politiques à des domaines géographiques, se place le point crucial du développement politique des Hautes-Terres : le passage à une économie et un mode de production organisée selon un modèle centraliste fondé sur la riziculture irriguée, à l'image de l'ainsi nommé « mode de production asiatique » (Marx, 1963), que l'on rencontre précisément dans les zones d'Insulinde telles que Sumatra, présentant les affinités culturelles les plus nettes avec cette région.

Parmi les groupements politiques merina, seul le groupe *Andriana*, aristocrate, se définit par l'appartenance à un groupe de descendance prenant son origine au début même de la monarchie. Séparé en sous-groupements, dont seuls les trois plus éminents – les *Andriantelokay* –, peuvent fournir les premières femmes des souverains<sup>1</sup>, lesquelles jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle transmettront au moins dans la théorie locale leur statut aux individus aptes à régner, il les hiérarchise selon la proximité des ancêtres fondateurs aux rois, l'affiliation aux rois les plus anciens déterminant les statuts nobles les plus bas (Délivré, 1967 : 130). Les successions politiques, de Rafohy à Radama I<sup>er</sup>, mettent en évidence des règles dont A. Délivré a montré la perpétuelle transgression, le statut ambigu qui impliquait au cours de l'histoire les interrègnes meurtriers que connut l'Imerina (Délivré : 330 et ss). Il est probable que les luttes intestines continuelles, impliquées par le flou des institutions préhistoriques, notamment sous Andriamasinavalona, dernier souverain de la période préhistorique antérieure à Andrianampoinimerina, ont commandé l'imposition par ce souverain de la règle du neveu utérin qui coexiste avec celle du *fanjakana arinda*, désignation à deux degrés, le souverain régnant désignant de son vivant son successeur et celui qui doit hériter du pouvoir de celui-ci, et la règle très caractéristique des modèles politiques insulindiens, privilégiant à l'intérieur d'un groupe de germains le cadet sur l'aîné. Bien qu'il soit impossible dans l'état actuel des recherches d'émettre des interprétations à ce sujet, il convient de noter avec A. Délivré que la règle du neveu utérin étant sans cesse sujette à des remaniements ou à des contestations, le mariage entre cousins germains croisés permet au successeur éventuel de mettre de son côté tous les atouts. Une très stricte endogamie, soutenue par l'idéologie du *fanjakana tsy afindra*, du pouvoir qui ne doit pas

<sup>1</sup> Malgré cette « norme » le choix s'est exercé à l'intérieur de critères moins restrictifs.

changer de main, rapproche les Hautes-Terres des organisations du Sud-Est. Le statut des groupes *andriana* non régnants ne s'affirme clairement qu'avec le gigantesque effort d'institutionnalisation accompli par Andrianampoinimerina, en qui se résume au moins dans la tradition orale fixée par les *Tantara ny Andriana*, l'origine de la puissance ultérieure de la monarchie merina. Utilisateur d'une violence institutionnelle qui légitimera à son tour, une fois le royaume merina centralisé, les efforts d'organisation ultérieure, c'est lui qui utilisera les critères infrastructuraux de territorialité des groupes *andriana* et *hova*, roturiers, pour instituer les *toko* (territoires) de l'Imerina classique. Les groupes *andriana* non régnants se verront confier des fiefs généralement situés dans des territoires difficilement gouvernables (Bloch, 1967 : 130).

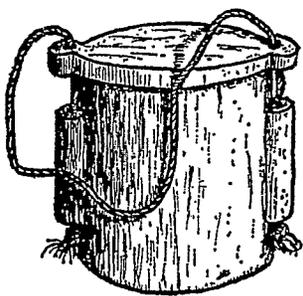
Quelles que fussent les ressemblances rituelles unissant les royaumes merina à l'ensemble des royautés de l'île, l'organisation socio-politique tourne résolument le dos aux modèles de type africain de l'Est précédemment parcourus. Sur les Hautes-Terres, ainsi que le remarque Bloch, le fonctionnement des groupes roturiers et aristocrates est analogue et seule une idéologie de légitimation distingue les seconds des premiers, à l'inverse des systèmes sakalava de la côte Ouest en particulier où des principes différents ordonnent, selon les groupes, la hiérarchie globale. En outre, dans l'Imerina de Ralambo, remarque Bloch (1967 : 128) plus d'un quart de la population pouvait être considérée comme *andriana*, ce qui constitue un pourcentage bien trop important pour que ces groupes assument dans leur ensemble un pouvoir effectif.

A l'image des *andriana*, les *Hova* sont constitués des groupements de descendance bilatéraux fortement endogames, tels que les Tsimiambolahy d'Ilafy étudiés par J. Razafindratovo (1967). Ces groupes, attachés au territoire originnaire de l'Avaradrano, jouèrent dans la prise du pouvoir par Andrianampoinimerina un rôle capital. D'emblée la territorialité liée à l'endogamie de groupe marque leur caractère, et il est probable que l'effort de fixation des groupements importants réalisés par le centralisateur de l'Imerina fut la réalisation de potentialités infrastructurales des couches *andriana* et *hova*.

En effet, à l'instar de toutes les sociétés à principe bilatéral des deux classes importantes de l'Imerina héritant leur statut et l'ensemble de leurs biens de l'un quelconque des deux parents, il faut que des caractères restrictifs viennent distinguer dans un univers de parenté où les liens généa-

logiques forment un réseau continu (Murdock 1960, Goodenough, 1955) des groupes « discrets » au sens étymologique du terme. Comme partout dans le monde malayo-polynésien, ces critères restrictifs sont formés par le droit commun à l'exploitation d'une terre et conjointement par les règles de résidence qui agrègent des groupes restreints dans les territoires. Ces traits faisant de la résidence un facteur structural et délimitant, à l'intérieur de vastes « demes » endogames, les groupements empiriques ont été mis en évidence par Bloch (1971 : 65 et ss). Ainsi en Imerina, de même que dans le domaine malayo-polynésien, peut-on dire qu'on est plus « parents parce qu'on réside ensemble » – selon l'heureuse formule de Panoff – que l'on ne réside ensemble parce qu'on est parents. Ainsi que l'a montré Bloch (1971), et accentué le R. P. Razafintsalama (1971, 1973), la fixation des groupements *andriana* et *hova* est liée au niveau idéologique à un ensemble de concepts dont la notion si forte affectivement de *tanindrazana*, terre des ancêtres, et à des symboles où le tombeau reste le principe central, exprimant concrètement le caractère territorial des groupements. Les contradictions entre nécessité des segmentations et idéologie du *tanindrazana* marquent chez Bloch un trait fondamental des groupes du Nord de l'Imerina étudiés et, au-delà de l'importance de ses remarques sur le fonctionnement interne des groupes, peuvent présenter certains principes explicatifs profonds des deux tendances fondamentales de l'Imerina de la période historique : l'expansionnisme traduit, dès Andriampoinimerina, par l'existence des groupes de colons-soldats (*voanjo*), et l'attachement au territoire d'origine (Bloch, 1971 : chap. 2).

À un niveau plus profond encore, une étude en cours menée par C. Vogel dans la région Est de Manjakandriana exprimera les principes qui, au niveau des groupements empiriques, régissent le caractère central de la notion de territorialité pour l'organisation sociale et autrefois sociopolitique merina. A partir d'une étude des transmissions foncières à l'intérieur de groupements *andriana* Andriamboninolona répartis sur plusieurs villages, cette étude montre en effet le caractère résolument cognatique de l'organisation rurale. En effet, la capacité d'hériter des deux parents, bien que les transmissions de terres des deux à la fois ne se rencontrent que rarement, est directement liée à l'importante notion de choix résidentiels. Un individu héritera là où réside l'un des parents de qui il tient ses biens fonciers, mais garde des droits dormants pendant une



Boîte *zafimaniry*



*Marmite des Hautes-Terres*

période de trois générations sur l'ensemble des terres contrôlées par les groupes issus de ses quatre grands-parents. Dans des séquences de trois générations interviennent ainsi des choix résidentiels qui répartissent, au niveau de l'ensemble des groupes de descendance *teraky* où un individu a des droits, les effectifs démographiques. Une très forte mobilité individuelle est ainsi nécessairement liée à ces principes optatifs, qui sont d'emblée d'ordre régulateur, la pénurie de terres dans un groupe de résidence s'accompagnant de départ d'individus dans les groupes où ils ont des droits *adidy*, et de mariages uxori-locaux qui jouent le même rôle. Symétriquement les résidents des groupes *mpiandry tanana* contrôlent les terres qui leur appartiennent du fait même qu'ils résident auprès d'elles et appartiennent au groupe de résidence qui les détient. Ces faits conjoints à une très forte endogamie impliquent la création de *groupements unilocaux*, groupes de résidence dont la composition est déterminée par les choix résidentiels successifs. Il est dès lors perceptible que des cycles de mobilité déterminent une stabilité non plus au seul niveau d'un village mais à celui d'une *population régionale* implantée dans ces groupes entre lesquels circulent les individus « ayant droit ».

Le système étudié trouve ainsi à partir de ces seuls principes très simples – droits pouvant être activés pendant trois générations et caractère optatif de la résidence – un étonnant équilibre, ainsi que le montre une étude de l'évolution de la répartition des terres depuis 1850, puis de l'évolution cadastrale de 1935 à nos jours. Alors que dans l'étude consacrée par le R. P. Razafintsalama aux Tsimahafotsy, groupement roturier éminent de la région d'Ambohimanga, une idéologie agnatique détermine en particulier l'appartenance au tombeau, la région étudiée par C. Vogel semble présenter des correspondances moins claires entre les règles d'inhumation et l'appartenance aux groupements unilocaux décelés. L'Imerina présente tant de diversité qu'il est impossible d'interpréter ces désaccords comme des variations régionales ou selon l'implication des statuts différents des groupes étudiés.

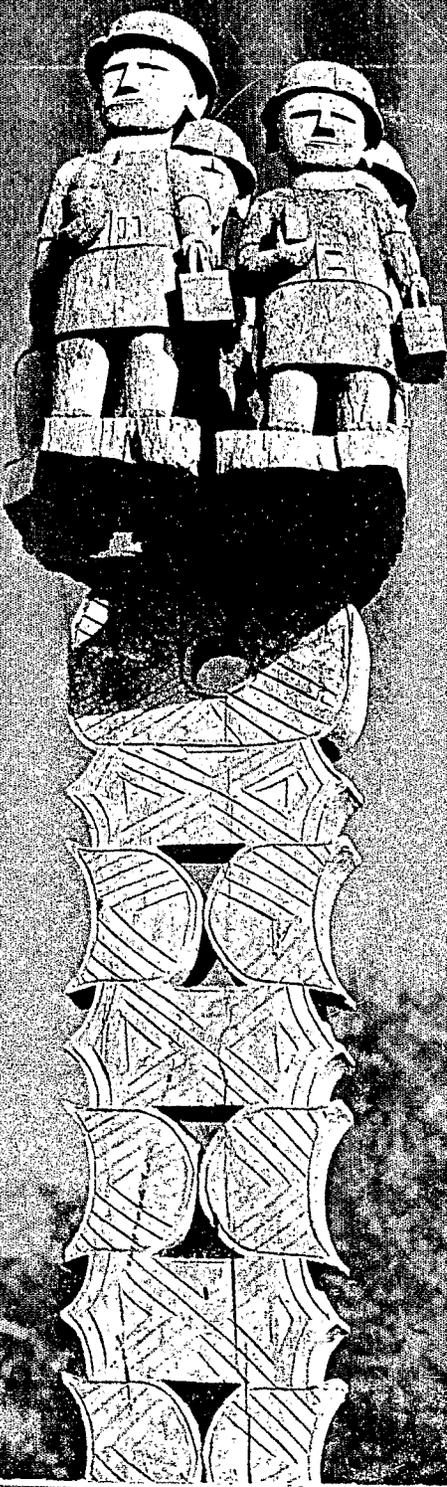
A cet égard, si les distinctions sociologiques sont difficilement perceptibles entre *Andriana* et *Hova* de l'Imerina actuel, l'étude menée à Ilafy par Razafindrato, montre la grande distinction de normes entre *Hova* et les descendants d'esclaves *mainty*; en particulier du point de vue de l'alliance, les *Mainty* pratiquent une exogamie sur trois générations qui les met dans une position sociologique de

faiblesse par rapport aux mariages *lova tsy mifindra* – mariages d'héritage qui ne se déplace pas – des *Hova*, unions très généralement situées entre cousins germains croisés ou parallèles patrilatéraux.

Par ces faits, les *Mainity* sont pratiquement condamnés aux rôles des métayers qu'ils ont d'ailleurs, pour certains de leurs groupes, pratiqué depuis l'Imerina historique (Bloch, 1967 : 131). Ainsi l'opposition *Fotsy-Mainty* unissant d'un côté *Andriana* et *Hova* et plaçant de l'autre les *Mainity* trouve-t-elle une pertinence sur le plan sociologique réel (Bloch, 1971 : chap. I).

Sociétés malgaches : sociétés tourmentées de principes hiérarchiques complexes qui, au fil de l'histoire, modifièrent, dès la constitution des premières monarchies du XV<sup>e</sup> siècle, le visage sociologique de l'île, répartirent ou fixèrent les groupes et les organisations, s'emparèrent des possibilités écologiques multiples pour asseoir diverses stratifications. La compréhension de ces principes ne devrait plus à présent se satisfaire des comparaisons interculturelles, certes indispensables et que la littérature sur Madagascar a rendues traditionnelles – d'un côté rapprochements avec l'Afrique de l'Est, de l'autre avec la vaste aire insulindienne – mais se référer à l'océan Indien pris dans une perspective dynamique comme un producteur de modèles culturels où les filiations historiques ne sont décelables que dans une vision relativiste. Chaque niveau analytique – politique, écologique, rituel – se verrait alors confronté aux variables qui, dans l'ensemble de la bordure orientale de l'Afrique, dans les zones insulindiennes telles que les Célèbes et Sumatra, et dans la confrontation des deux, définissent la spécificité et l'universalité des ordres politiques et sociaux de l'océan Indien.

**Malgache  
qui es-tu ?**



O.R.S.T.O.M.

Fonds Documentaire

21712

B